

Le plan de l'empereur avait complètement réussi. Dès l'ouverture de la campagne, il avait coupé l'aile gauche commandée par le prince Bagration, le corps de Doctoroff, ainsi que la division russe Dorokow *, du centre de l'armée russe, qui fut obligée de fuir vers la Duna sur son camp de Drissa, abandonnant les magasins immenses réunis en Lithuanie et en Samogitie, et nous laissant maîtres de ces deux provinces.

Arrivé à Wilna, l'empereur ne lança pas quatre cent mille hommes sur les traces de l'ennemi. Il fit manœuvrer les premier et quatrième corps pour empêcher la réunion, sur la Duna, des corps séparés de l'armée russe, en même temps qu'avec le corps principal il marchait sur Barclay de Tolly. On pouvait attendre de ces opérations la destruction de Bagration, qui, devancé par le maréchal Davoust, ayant sur son flanc le vice-roi, et poussé par le roi de Westphalie à la tête de plus de soixante mille hommes, n'aurait pu passer le Dniéper sans livrer bataille contre des forces qui, par leur grande supériorité, l'auraient écrasé.

* Cette division, formant l'avant-garde du comte Schouwalof, était placée à Orany, où le désordre qui régnait au quartier-général après le mouvement de l'empereur, l'avait fait oublier. Elle fut forcée de suivre le mouvement de Bagration sur Smolensk. Le seul corps de Doctoroff put rejoindre le camp de Drissa, en abandonnant son bagage et un grand nombre de traîneurs.

CHAPITRE IV.

M. DE SÉGUR se donne ample carrière dans ce chapitre; il énumère les pillages, les incendies, les désordres, les misères qu'il dit signaler la marche de l'armée. Nous ne ferons qu'une remarque; c'est que dans les guerres du beau temps de Louis XIV, dans celles du maréchal de Saxe, du maréchal de Broglie, dans les brillantes campagnes de Marengo, d'Austerlitz, d'Iéna, de Wagram, un écrivain qui se serait amusé à décrire minutieusement ce qui se passait sur les derrières de l'armée, aurait pu faire des tableaux semblables aux siens, et causer dans les salons et les boudoirs de Paris les mêmes émotions que M. de Ségur. Cet historien aime beaucoup les scènes de désordre et de pillage; il a véritablement la vocation de *peintre des désastres*. Au surplus, voici un échantillon de son style en ce genre, qui sans doute ne lui ouvrira pas les portes de l'Académie. Pour ne point fatiguer le lecteur, nous ne puiserons que dans une seule page.

- « Une position si excessive amena des excès... »
- « Ces hommes rudes et armés, assaillis par tant de besoins immodérés, ne purent rester modérés.
- » Ils se vengeaient des propriétaires sur les propriétés.
- » Il y en eut qui se tuèrent *avant* d'en venir à ces extrémités.
- » Mais plusieurs s'endurcirent. Un excès les entraînait à un autre, comme on s'échauffe souvent par les coups qu'on donne.....

» Au milieu de cette nature ingrate ils se dénaturèrent.
 » Ils crurent que leurs souffrances les autorisaient à faire
 » souffrir. » (Page 168 [125].)

Fidèle à son habitude de se contredire sans cesse, M. de Ségur nous dit, quelques lignes plus loin, « qu'au reste ces
 » désastres furent très-rare en Lithuanie. » (P. 169 [126].)

Bientôt il suppose qu'un maréchal vient dire à l'empereur, que plusieurs soldats de la jeune garde sont morts de faim. Il fait interrompre brusquement ce rapport par Napoléon, qui s'écrie (car l'empereur s'écrie toujours, et ne parle jamais) : « C'est impossible ! où sont leurs vingt jours
 » de vivres ? des soldats bien commandés ne meurent jamais
 » de faim. » (Page 170 [127].)

Cette réponse était très-juste ; mais M. l'officier du palais l'attribue *au désir d'échapper à la douleur par l'incrédulité.*

Puis viennent ici, comme à l'ordinaire, de prétendus caquetages du quartier-général. Ceux auxquels le maréchal revenu d'Espagne, alla faire ses plaintes, et qui avaient sans doute mission pour les entendre, devraient bien être nommés. On doute qu'ils ratifiasent le langage que l'auteur leur met dans la bouche. Quant à ces conversations faites après coup, où l'on disait « que la santé du chef était affaiblie... qu'il couvrait de mépris les difficultés... pour se
 » conserver la force d'esprit nécessaire pour les surmonter ;
 » que, déjà inquiet et fatigué de la nouvelle situation critique où il venait de se jeter.... il allait pousser son armée
 » en avant, toujours en avant, pour en finir plus tôt » (page 171 [127]), elles ne sont remarquables que parce qu'elles font voir l'incohérence des idées naturelles à un écrivain qui ne sait pas bien ce qu'il veut dire.

Il termine le chapitre en disant que les dispositions de Napoléon « étaient dictées par la prudence la plus claire
 » voyante, mais qu'il se laissait emporter par l'habitude,

» par la nécessité des guerres courtes, des victoires rapides
 » et des paix subites. » (Page 172 [128].) Cette réflexion est mal fondée. Lorsqu'une question grave se présentait à l'esprit de Napoléon, il l'examinait sous toutes les faces, avec cette grande perspicacité, qui pour le génie est le coup d'œil de l'aigle ; et, dès qu'il en avait reconnu les avantages, sa décision avait la rapidité de la foudre. C'est cette promptitude dans l'exécution, qui a fait croire aux observateurs superficiels qu'il se laissait aller à la fougue de ses passions, et qu'il donnait trop au hasard.

CHAPITRE V.

LES Russes sont en retraite sur toutes les routes. Aussitôt se présente à Wilna M. de Balachoff, porteur de paroles d'Alexandre. « Du reste, ajoute M. de Ségur, point de nouvelles propositions ni par écrit ni dans la bouche de Balachoff..... Napoléon n'hésita point. Il n'avait pu s'arrêter à Paris; reculerait-il à Wilna? » (Page 173 et 174 [129].)

L'auteur paraît ignorer que M. de Balachoff vint proposer à Napoléon de conclure un armistice, et négocier de la paix, à condition que l'armée française repasserait le Niémen. L'empereur *n'hésita pas*, et ne devait pas hésiter à refuser ces propositions. Néanmoins, son grand désir de la paix lui fit répondre qu'il négocierait volontiers sans conclure d'armistice, et en conservant le pays que chacun occupait. Le maréchal-des-logis aurait-il voulu que Napoléon eût repassé le Niémen avec toutes ses troupes, abandonnant les avantages que lui avait procurés la réussite de son plan de campagne, et qu'il eût ainsi donné aux Russes le temps de se réunir vers leur camp retranché de Drissa? Tel eût été cependant le résultat de l'acceptation des propositions dont il s'agit.

Dans l'envoi de M. de Balachoff, l'auteur a vu ce que personne *n'avait compris* encore, excepté lui : « c'est qu'Alexandre ne devait plus s'adresser à Napoléon, ni même lui répondre. » (Page 176 [131].) M. de Ségur paraît n'avoir qu'un but; c'est de présenter toujours nos en-

nemis sous l'aspect le plus favorable, et de rejeter sur nous le reproche de l'agression. Les expressions injurieuses qu'il prête à l'empereur, parlant à M. de Balachoff, au sujet d'Alexandre et de ses généraux, se réfutent d'elles-mêmes.

« Alors montrant Caulaincourt au ministre russe, voilà, » dit-il, un chevalier de votre empereur; c'est un Russe » dans le camp français. » (Page 175 [130].) Puis, vient une longue querelle entre Caulaincourt et Napoléon. Le récit n'en peut être qu'inexact, puisqu'elle est inconvenante, et que personne, autour de l'empereur, ne se serait permis de manquer au respect qu'on lui devait. D'ailleurs, comment expliquer cette prétendue colère de M. de Vicence, de ce que l'empereur l'aurait appelé *Russe*, puisque, selon M. de Ségur (page 86 [65]), chapitre III, livre II), ce même duc répondit *fermement* à Napoléon, qui l'accusait d'être devenu Russe, et d'avoir été séduit par l'empereur Alexandre : *Oui, sire, parce que je le crois Français*. Il semble que M. de Caulaincourt n'aurait pas pu refuser à Wilna un titre dont il se serait glorifié à Paris.

Après une esquisse superficielle de la marche du roi de Naples vers la Duna, et de celle de notre droite contre Doctoroff et Bagration, M. de Ségur s'exprime ainsi : « Plusieurs ont prétendu qu'il y avait eu trop de circonspection ou de négligence dans ce premier mouvement d'invaison, etc. » (Page 178 [133].)

Ainsi, l'auteur reproche à Napoléon de la lenteur; il oublie que jusqu'à présent il l'a accusé de précipitation.

Comme ceux qui, pour donner plus de poids à leurs assertions, imaginent des détails et des circonstances, M. de Ségur, afin de convaincre son lecteur qu'il a étudié minutieusement l'empereur, au physique comme au moral, nous le peint à Wilna « couché sur ses cartes, dont sa vue » courte comme celle d'Alexandre-le-Grand et de Frédéric II, l'obligeait de se rapprocher ainsi. » (P. 179 [133].)

Napoléon n'avait point la vue courte. M. le maréchal-des-logis du palais ignore que, pour examiner une carte militairement, on est obligé de s'en approcher de très-près. Nous n'aurions pas relevé cette erreur de peu d'importance, si elle n'était pas une nouvelle preuve que M. de Ségur n'a jamais vu l'empereur dans son intérieur.

CHAPITRE VI.

NOTRE aile droite avait devant elle « un général et un » pays difficiles à vaincre. » (Page 182 [135].) Mais dès l'ouverture de la campagne, ce *général difficile à vaincre*, cherche à se mettre en retraite sur le centre de l'armée russe, dont il est coupé. Les manœuvres habiles de Napoléon rendant vains ses efforts, il n'a d'autre parti à prendre que de s'enfoncer dans les marais qui sont en arrière de lui, pour arriver sur le Dniéper avant les Français. Si Davoust, d'un côté, et le roi de Westphalie, de l'autre, exécutent les ordres qu'ils ont reçus, toutes les issues de ces marais seront fermées à Bagration. Napoléon s'attend d'un instant à l'autre à recevoir la nouvelle que le général russe a mis bas les armes, avec ses quarante mille hommes. Il est à Wilna, avec une forte réserve, en mesure de recevoir les rapports de sa droite et de sa gauche, et ceux des mouvemens de l'ennemi, qui lui est opposé. Il ne pouvait quitter cette position centrale, avant de savoir le parti que prendrait Bagration, et tant que ce général menacerait de s'y porter. Il s'occupe en même temps à organiser le gouvernement de la Lithuanie, à faire élever des ouvrages de fortifications autour de sa capitale, à bien se pénétrer des projets de l'ennemi, à presser l'arrivée de ses équipages de ponts, de ses parcs et de ses nombreux convois de vivres, enfin à entretenir l'enthousiasme des Polonais.

A ces motifs puissans du séjour de l'empereur à Wilna,

M. de Ségur juge à propos d'ajouter celui d'un prétendu dépérissement. Cette opinion, qu'il répète sans cesse, et où il puise l'origine des fautes qu'il prête à l'empereur, ainsi que nous l'avons déjà dit, est tout-à-fait dénuée de fondement. *Une vigoureuse constitution ne secondait plus comme autrefois*, fait-il dire à ceux qui l'approchaient, *ce génie si vaste*, etc.; *son embonpoint, les bains* dont il faisait usage, sont un sujet *de regrets* et de tristes réflexions pour eux. (Page 189 [139, 140].)

Dès sa jeunesse, Napoléon avait l'habitude de prendre des bains, non « comme secours indispensable contre une » souffrance d'une nature grave, que sa politique cachait » avec soin » (page 189 [140]); mais, d'abord, parce que sa constitution en avait besoin; et qu'ensuite un travail assidu de cabinet, et les fatigues, les lui rendaient nécessaires. *L'homme n'a pas plus manqué au héros* (page 189 [140]), que *le héros n'a manqué à l'homme*. L'auteur sacrifie souvent la vérité au désir de faire de brillantes antithèses.

Cette entreprise, que jusqu'à présent il avait présentée comme intempestive, et qu'il appelle ici *la plus utile peut-être à l'Europe*, n'a point manqué par l'effet *d'un jour d'orage* ou *d'une fièvre soudaine*. (Page 189 [140].) Tout ce qui était humainement possible a été tenté et accompli. La bataille de la Moskowa a eu le succès qu'elle pouvait avoir. Ce n'est pas plus l'état de maladie du chef de l'armée française, que l'habileté des généraux russes, qui a fait échouer cette entreprise européenne : c'est le froid prématuré.

L'auteur, par la description emphatique qu'il fait de la Bérésina, semble craindre qu'on ne sache pas assez tôt les malheurs que l'armée y a essuyés à son retour. Les connaissances géographiques qu'il y déploie sont encore en défaut, quand il avance que « toutes les rivières qui, dans » ce pays, coulent dans la direction d'un pôle à l'autre,

» ont leur rive orientale dominant leur rive occidentale, » comme l'Asie, l'Europe. » (Page 183 [136].) L'Europe, dans sa partie nord, forme un plateau, au centre duquel on peut placer Moskou. Or, au delà de cette capitale, le versant du plateau fait que toutes les rivières dans cette partie ont au contraire leurs rives orientales plus basses que leurs rives occidentales.